

Elena CHITI, Touriya FILI-TULLON et Blandine VALFORT (dir.), *Écrire l'inattendu. Les "Printemps arabes" entre fictions et bistoire*, Paris, Academia / L'Harmattan, 2016, 339 pp.

“Toute Révolution est aussi, quelque part, littérature: par son inattendu” (p. 29). C’est par ces mots que Charles BONN (“Mes inattendus, dans la découverte de la littérature algérienne à travers ses premiers romans”, pp. 11-29) ouvre et commente ce recueil d’études tiré du colloque organisé à l’Université Lumière Lyon-2 du 23 au 25 octobre 2015 et consacré aux soulèvements arabes récents. En parcourant l’évolution de sa propre recherche personnelle, le Professeur – pionnier dans les études francophones maghrébines et créateur à l’avant-garde d’un réseau articulé et interactif d’outils bibliographiques, le site Limag – observe et explique le lien entre l’épanouissement progressif de la littérature maghrébine et les bouleversements imprévus de l’hiver 2010-2011; et, en partant de cela, analyse de manière logique et serrée les différents sens de cet ‘inattendu’ qui unit la littérature et l’histoire. La première découverte inattendue est liée, note-il alors, au renouveau formel représenté, au lendemain des Indépendances, par le roman fondateur de la nouvelle expression littéraire: *Nedjma* de KATEB Yacine, qui, dans sa subversion du modèle romanesque traditionnel, a déplacé toute interrogation idéologique vers la problématique plus complexe de la perturbation des coordonnées spatiales et temporelles et de la productivité sémantique des récits qui le constituent. Des récits, souligne le spécialiste, qui trouvent leur signifié dans la construction du sens de la perte, de l’égarement: comme le dirait Maurice BLANCHOT, ils sont l’expression de l’écriture du désastre’, d’une littérarité qui “ne se réalise que dans l’acte même dans lequel le sujet créateur se perd” (p. 25). Cela a voulu dire, commente BONN, passer d’une attente documentaire ou politique à une attente de littérarité indépendante de l’espace de référence: une autre découverte inattendue, décelable à travers l’œuvre de Nabile FARÈS, construite sur la blessure de la perte de tout lieu où vivre, et de Mohammed DIB, expression, au même temps, d’une quête de sens – identitaire, amoureux, existentiel – et de la conscience de l’impossible réponse à cette quête. Ces romans censés être ‘ethnographiques’, finalisés à

décrire la couleur locale, la "scénographie anthropologique" (p. 23) de civilisations méconnues, ne sont pas construits autour d'un espace à décrire, souligne BONN par ses analyses articulées et pénétrantes; ils naissent, plutôt, à partir d'une prise de conscience 'de l'intérieur' de cet espace et se développent autour d'une action qui se résume, "à travers le va-et-vient des personnages principaux, à l'irruption tragique de l'historicité dans l'espace traditionnel villageois supposé anhistorique" (p. 23). En somme, le sens de la narration est confié non à un signifié anthropologique, mais à un travail littéraire de resémantisation concernant le langage même. C'est pourquoi, l'inattendu majeur de ces littératures est le sentiment du tragique: dans son sens insaisissable, il est à la base de l'irrationalité fondamentale du surgissement des révoltes récentes, dont toute analyse historique ne peut découvrir que les causes objectives, en confiant au pouvoir créateur de la littérature la formulation des grands interrogatifs existentiels. Histoire et littérature se rejoignent, donc, en ce qu'elles posent des questions "dans lesquelles il faut trouver le courage de se perdre, et non de donner la réponse" (p. 29). S'agissant d'un trouble dans la linéarité chronologique des événements, ces bouleversements posent, de toute façon, la question cruciale de la posture de l'historien face à l'actualité qui l'interroge. C'est l'approfondissement autour duquel se développent les articles de la première section du volume ("Postures et interrogations épistémologiques", pp. 45-96), où Khalid ZEKRI ("Le 'Printemps arabe': une imprévisible révolution?", pp. 77-96) après une réflexion sur la dénomination médiaticopolitique de la métaphore saisonnière ("Printemps arabes"), explore du point de vue lexical et sémantique la prégnance du mot 'événement': discontinuité, rupture, surprise, impondérabilité sont les valeurs implicites à cette 'imprévisible révolution', ainsi qu'il la connote, sous une modalité interrogative et donc provocatrice. En proposant une réflexion sur le rôle de la littérature en tant que scénario des contradictions sociales et d'émergence des voix individuelles, l'essai suscite ensuite des questionnements qui enrichissent les analyses de Kmar BENDANA ("Une 'révolution' imprévue? une société méconnue?", pp. 47-60) et d'Elena CHINI ("La fiction à l'épreuve de la réalité, la légitimité à l'épreuve de la révolution. Un regard sur les écrivains de Syrie", pp. 61-75). La première est une relecture de la révolution tunisienne à la lumière du gonflement de la bulle médiatique et politique qu'elle a produit; elle est aussi un commentaire de l'usage polémique de certains termes historiques, tels que 'révolution' et 'transition', qui, de façon inattendue, ont altéré dans les pays le régime de communication et d'échange ainsi que la connaissance 'scientifique' de l'histoire. L'étude suivante, dans une perspective moins historique et plus littéraire, complète le cadre de cette enquête plaçant ses réflexions sur l'inattendu des bouleversements révolutionnaires à l'intérieur du champ culturel syrien: CHITI

trace, en parcourant l'œuvre de poètes, romanciers et journalistes syriens, toute une série de considérations sur la légitimité de la fiction artistique, "mensonge innocent" (p. 63) mais inopportun en temps de répression et de guerre, où "les frontières entre écriture journalistique et écriture littéraire sont appelées à s'estomper" (p. 64). Une posture, celle-ci, qui porte tous ceux qui pratiquent l'écriture à une "rectification des trajectoires" (p. 65), renégociant le statut de la production littéraire: elle devient prose ou poésie militante en soutien de la révolution ou bien, dans un brouillage des frontières entre formes et outils, elle amplifie sa capacité de toucher le public en investissant la toile et confondant le livre et le blog. Et il s'agit d'une remise en question formelle qui redessine le profil de l'écrivain et de l'intellectuel, en laissant émerger une nouvelle figure: celle du témoin qui, par sa pratique de l'écriture, instinctive et non raisonnée, représente "la réponse, active et réactive, à l'inattendu des révolutions" (p. 75).

La deuxième section du livre ("Renouvellement des genres, des formes et de supports", pp. 97-221) s'ouvre par l'étude de Mariem GUELLOUZ ("Digage, liberali, francoufouni, laiqui". Les mots de la révolution tunisienne entre création, circulation et multimédias", pp. 99-110) qui aborde la révolution tunisienne du point de vue des pratiques discursives. En se référant à un corpus extrait des réseaux sociaux et notamment des pages Facebook, l'auteure remarque qu'une métamorphose de la langue arabe, sous le signe de la caricature, de l'humour et de la polémique, a été visible lors des derniers mouvements démocratiques dans les pays concernés. Son article commente le succès de l'*arabizi* (mot-valise formé sur *arabi* et *englizi*, indiquant la retranscription de la langue arabe en caractères latins courants) comme une sorte de 'printemps' de la langue: en se détachant du sacré et de la nation, elle s'est abâtardie et renouvelée. Mais un arrière-fond idéologique règle cet inattendu linguistique, cristallisant des divisions: des mots tels que *laiqui*, *bouroucrati*, *lib rali*, *tekbnochrati*, *francoufouni*, réalisés par suffixation d'un marqueur morphologique à la racine gréco-latine, révèlent un assujettissement à la langue arabe au même temps qu'une stigmatisation du discours de l'autre, parole venue d'ailleurs et soupçonnée de menacer le référent identitaire arabo-musulman. Jacqueline JONDOI ("Des graffitis du Caire, janvier 2011- mars 2013", pp. 111-136) commente images et mots d'une autre forme, inattendue, de prise de parole: celle qui est explosée sur les murs du Caire à travers les graffitis dessinés par la foule des manifestants. Dans une Égypte où régnait, depuis plusieurs décennies, la censure voulue par le régime, ces représentations, spontanées et désordonnées, sont l'expression de la libération de la parole et de l'esprit de l'individu, capable de redéfinir sa place dans l'espace public et dans sa relation au pouvoir. La signature que les artistes apposent à leurs dessins ou inscriptions, parfois complétée par des assertions personnelles, est la

preuve de la pleine affirmation de leur subjectivité, dans sa force accusatrice et dans son aspiration tenace à la liberté et à la dignité. Sarra GUITRA ("Graffiti: 'art de rue' ou art à l'assaut de la rue tunisienne et égyptienne au lendemain du 'Printemps arabe'", pp. 137-144) s'est également intéressée à cette "forme d'art alternative", à ce "mode d'expression artistique subversif" (p. 137) qui a uni la jeunesse tunisienne et égyptienne à l'occasion des soulèvements de leur Pays. L'appropriation de l'espace physique par cet art de la rue venu de l'étranger est – observe la journaliste – une manière de s'approprier sa propre histoire et sa propre culture: les graffeurs utilisent la représentation de figures historiques symboliques ou de figures controversées et donc bannies ou bien ils ont recours au patrimoine culturel national pour remettre en question leur société et son système, "qu'il s'agisse de l'ancien système dictatorial, du pouvoir de transition ou des gouvernements issus des élections" (p. 144). Ridha BOULAABI ("Où sont passées les 'caravanes' de la révolution tunisienne?", pp. 145-159) présente une suite de témoignages de ces jours de révolte et d'affrontement avec le régime, donnés sous des formes différentes (chant, musique populaire, poésie engagée) par les habitants de Thala, l'une des villes tunisiennes qui a plus fortement payé son tribut en termes de victimes. Ce sont des prises de paroles poignantes, réalisées à la première personne, "épousant par la modulation de la voix les alternances d'accalmie et de panique que la ville a vécues pendant plusieurs jours" (p. 147). Ou bien ce sont aussi des documents audiovisuels, comme ceux qui ont été enregistrés par le photographe Ridha SAÏD, relatant les manifestations liées au phénomène, nouveau et inattendu, de la 'caravane': "'caravanes de remerciement', 'caravanes de reconnaissance', 'caravanes de liberté' ou encore 'caravanes de solidarité', ces cortèges formés de voitures et de bus ornés du drapeau national visent à remercier des villes comme Sidi Bouzud, Kasserine et Thala en rendant hommage sur place à leurs martyrs" (p. 149). Sorte de "festivals maraboutiques" (p.155), les cérémonies qui, durant tous les mois de l'été, depuis ces journées révolutionnaires, se célèbrent près de la Fontaine de Thala prennent "l'allure d'une Babel heureuse" (p.157) mêlant le rythme de la musique engagée à la plainte de musiques populaires empreintes des sons et des mots de l'arabe dialectal. Sonia ZILNI FITOURI ("L'écriture au miroir de la 'Révolution': vers une reconfiguration du roman tunisien?", pp. 161-173) retrace l'évolution thématique et scripturale qu'a connu le roman tunisien à partir de la date symbolique du 14 janvier 2011 en considérant trois créations littéraires récentes. La première est *Outann* de Azza FILALI, roman identitaire initiatique, prémonitoire de la révolution et de "ce vent de liberté, inattendu, inespéré" (p. 164) qui a enfin soufflé sur la Tunisie. Il ouvre la voie à l'entreprise éthique de la littérature de témoignage, ainsi que le montre le roman, critique et informatif, *Le vent se lève en janvier* de

Ali ABASSI, consacré aux dernières années de Ben ALI au pouvoir. Une description dysphorique d'un monde délabré, métaphore d'une révolution confisquée, travaille enfin la forme et les mots du roman-poème *Panache de brisants* de Mokhtar SAHNOUN, qui, dans son indistinction entre les genres, semble, remarque la spécialiste, "entretenir un doute sur le langage, débrider l'imaginaire et mettre en échec la vocation réaliste du roman" (p. 171). Mohamed BAH ("Les prémices de l'effondrement de deux dictatures. Lectures de *J'aurais voulu tre gyptien* et de *Le la ou la Femme de l'aube*", pp. 175-191) propose une lecture, au niveau des thèmes ainsi que des techniques narratives, de deux œuvres romanesques, l'une tunisienne et l'autre égyptienne, qui, quelques années avant l'effondrement brutal de deux dictatures, avaient envisagé les germes de l'explosion sociale imminente: d'un côté – dans *Le la ou la Femme de l'aube* de Sonia CHAMKHI – l'étouffement d'une jeunesse incarnée par les femmes, de l'autre côté – dans *J'aurais voulu tre gyptien* de Alaa EL ASWANY – le déclin d'une société représentée par les hommes, sont présentés comme les signes socio-politiques précurseurs de ces révolutions, inattendues mais aussi, d'une certaine façon, prévisibles. Touriya FILI-TULLON ("Fiction et histoire: les inattendus du minuscule", pp. 193-203) s'intéresse à "l'Histoire à travers le prisme de la fiction et du minuscule" (p. 194). Les révolutions sont arrivées par la grâce de héros minuscules, qu'elles ont portés au centre du devenir arabe: il faut, donc, en représentant l'événement révolutionnaire, interroger le pouvoir des mots et leur capacité à dire les singularités subjectives. En parcourant une série hétérogène de textes écrits à ce sujet par des intellectuels ou des artistes de formation diverse, l'essai constate et met en évidence que le pouvoir de symbolisation de la fiction ainsi que la force évocatrice de la langue nous incitent "à lire l'absolu dans le minuscule et à restituer la valeur quasi messianique des voix singulières" (p. 201). Toujours en approfondissant la relation entre fiction et événements politiques, l'étude de Ahmed GALAL ("Le langage du 'Printemps arabe'. Essai sur *Sab' at ayyām fī al-Tabrīr* de Hišām Al-Hiṣn", pp. 205-221) argumente l'aspect émotionnel de la révolte égyptienne de 2011 à travers l'analyse du roman *Sab' at ayyāms fī al-Tabrīr* ("Sept jour à Tahir") de Hišām AL-HIṢN: œuvre écrite à chaud, elle traduit dans son écriture précipitée toute la nature affective de l'acte révolutionnaire, dont l'origine est à chercher – l'on souligne – dans un bouleversement émotionnel. Lieu d'une cause collective qui unit des manifestants, inconnus les uns aux autres mais unanimement prêts à se sacrifier au nom de leur sentiment patriotique, la révolte inscrit ses valeurs et son pathos dans un langage littéraire renouvelé, où l'imagination et la vocation documentaire se fondent.

La troisième section du volume ("Territoires inattendus", pp. 223-302) est consacrée à des manifestations de l'inattendu dans des

territoires qui, en principe, paraissent moins intéressés par les “Printemps arabes”. Blandine VALFORT (“Jean Sénac et la ‘nouvelle poésie algérienne’: la révolutions des héritiers?”, pp. 225-240) découvre l’émergence d’un ‘je’ inattendu dans la nouvelle poésie algérienne. Cette poésie de rupture – qui refuse le registre épique et la fonction commémorative du chant des poètes qui s’étaient illustrés pendant la guerre d’Algérie – représente une esthétique nouvelle et est le point de départ de l’exploration d’un autre mode d’existence. “La voix poétique se singularise, quitte à introduire une forte dissonance dans le chœur collectif” (p. 235), remarque en effet cette étude en citant les œuvres de Youssef SEBTI, dévoilant son intimité jusqu’à atteindre un véritable délire verbal, et de Malek ALLOULA qui, dans un tout autre style mais dans un processus similaire d’individuation, traduit son moi unique et mouvant grâce au renouvellement rythmique de sa poésie. Lynda-Nawel TEBBANI (“Étrangeté et singularité, l’inattendu nouveau roman algérien”, pp. 241-254) approfondit la dimension historiographique de la nouvelle littérature algérienne, liée à l’exigence de transcrire, mais aussi, au même temps, de transformer l’événement, selon “les arcanes les plus sensibles de la mémoire personnelle” (p. 246). En ce sens, le roman algérien contemporain exprime, selon elle, l’utopie “d’une nation qui serait la métonymie d’une nation à recréer” (p. 254), en parvenant, par l’individuel, à s’ouvrir à l’universel. Toujours en questionnant l’Histoire et sa relation à la création littéraire, Jędrzej PAWLICKI (“Vies imaginaires de Yamaha d’Alger et de Mohammed Bouazizi: comment la mémoire immédiate configure les biographies des héros contemporains”, pp. 255-266) souligne le foisonnement de textes consacrés dans la dernière décennie, en Algérie, à des thèmes liés aux événements du XX^e siècle. Au début du XXI^e siècle, c’est l’Afrique du Nord qui est devenu le laboratoire de l’Histoire, note en particulier l’essai qui argumente le poids politique et social des nouveaux héros nationaux, figures de la résistance populaire symbolisant des valeurs libérales et humanistes face au conservatisme religieux des islamistes: comme l’algérien YAMAHIA, supporter légendaire d’un club de football, tué par les terroristes islamistes, ou comme Mohamed BOUAZIZI, jeune tunisien diplômé au chômage, vexé par un pouvoir corrompu, qui s’est immolé par le feu; de manière imprévue, ils ont su, par l’animation spontanée et collective du stade ou par la révolte populaire éclatée dans les rucs et les places, défier les contraintes et l’ambiance étouffante imposées par les intégristes. La littérature met en scène, en somme, une véritable hétérotopie, où la célébration d’espaces autres, arrachés à l’emprise des islamistes, permet de construire un ailleurs de liberté et de délimiter et défendre sa propre intégrité. Abdellah BAIDA (“Prémices d’un ‘printemps’: la fonction augurale de la littérature carcérale”, pp. 267-280) propose une réflexion sur la littérature carcérale marocaine pendant le régime répressif d’Hassan II,

en lui accordant une fonction augurale, annonciatrice des "Printemps arabes". "[...] toute (r)évolution est nécessairement ancrée dans le passé et tournée vers l'avenir", commente-t-il en effet, en observant au même temps que "les années de plomb, dans le cas du Maroc, étaient un moment crucial où la dignité du citoyen a été bafouée" (p. 280). Le renvoi à l'œuvre d'Abdellatif LAABI, homme de plume qui a vécu l'expérience carcérale en raison de son engagement politique, lui permet de souligner le caractère personnel et intime mais aussi collectif et pédagogique d'une littérature de combat qui est à la fois un acte d'accusation et une déclaration d'espoir. Jeanne FOUET-FAUVERNIER ("Diable/indiable: une écriture inattendue, en lien avec les tentatives de coup d'État au Maroc", pp. 281-302) part, elle aussi, de l'ailleurs de la marginalisation et de la défaite représenté par la prison pour explorer la fonction engagée de la littérature carcérale. L'étude considère des récits à vocation testimoniale rédigés par cinq militaires marocains, impliqués plus ou moins à leur insu dans les deux tentatives de coup d'État du début des années 1970 et survivus à une longue et difficile période d'incarcération. L'enquête analyse une série d'énoncés fort inattendus établissant un lien entre le bagne de Tazmamart, galère secrète au sud-est du Maroc où les militaires enfermés étaient obligés à des conditions de vie en dehors de tout droit humain, et les camps de concentration et d'extermination nazis. Il en suit un intéressant rapprochement entre horreur nazie et horreur hassanienne, mis en valeur à travers la reconnaissance de l'écho d'une série d'occurrences lexicales, "porteuses d'une charge émotionnelle intense" (p. 298).

Ce recueil d'articles académiques se conclut en laissant la parole à des contributions qui mettent en scène ouvertement des subjectivités, s'exprimant sur le vif et sans médiation ("Autrement dit", pp. 303-335). Le goût de l'allusion parodique travaille alors la riche éloquence du texte de Benamar MÉDIÈNE ("L'inattendu d'une saison: les Arabes et leurs printemps", pp. 305-315), qui, tout d'abord, tourne en dérision l'appellation même de "Printemps arabe", source d'une comparaison trompeuse entre les soulèvements de 2010-2011 et l'évocation du Printemps des peuples d'Europe de 1848. Mais s'il est vrai que, à propos des révoltes arabes récentes, "tout s'est passé en hiver, entre décembre et mars" et que "parler printemps, c'est joli, mais pas très politique" (p. 306), il est vrai aussi qu'on peut puiser dans l'univers culturel arabe le terme comparé d'un rapprochement sémantique heureux. La racine du mot arabe *rab* ("printemps") conduit, par association verbale et d'idées, à Râbî'a AL-ADAWIYYA, la Lumineuse de Basra, poétesse et mystique de la fin du VIII^e siècle: inspiratrice d'un nouvel humanisme arabe, celle-ci est évocatrice de l'élan de liberté et de renouveau suggéré par l'appellatif printanier, comme le note l'auteur, en déjouant l'apparent piège comparatif. Rabâa BEN ACHOUR-ABDELKÉFI, citoyenne soucieuse de l'avenir de son

pays, revisite dans son témoignage ("Les paradoxes de la révolution tunisienne. De l'émergence de l'individu à une nouvelle expression artistique", pp. 317-331) l'actualité politique et culturelle de la Tunisie. Elle remarque que la révolution n'a pas changé la structure de la société tunisienne, toujours tiraillée entre des contradictions sociales stridentes et toujours enlisée dans une modernité qui reste inaccomplie. L'inattendu se situe, plutôt, note alors l'auteure, dans cet individualisme libérateur qui a éclaté quelques mois avant la révolution, gagnant de plus en plus de terrain à travers un nouveau langage: celui des internautes, des rappeurs, des caricaturistes et des jeunes écrivains, qui, dépassant les règles et les codes qui soutiennent les langues, trouvent dans les réseaux sociaux, véritables observatoires des libertés individuelles, le courage de s'affirmer. L'individu tente de trouver les moyens de se dire et l'expression du moi devient le noyau central de tout style artistique et littéraire: c'est ce que prouve Ridha BOULAËBI par sa poésie. C'est l'un de ses poèmes ("Échos", pp. 333-335), en effet, qui conclut les articles riches et variés de ce collectif. Ses vers modulent, par l'emphase d'une reprise constante du 'je' énonciateur, une expérience intime tout à fait personnelle, écho d'un malaise dû à des tabous toujours persistants et à la violence perpétrée à sa terre, Thala, "cent fois déflorée" (p. 334), déjà célébrée dans son article de témoignage. La révolution est cette émergence inattendue d'une choralité de voix singulières, dans le chaos d'un bouleversement qui, s'il n'a pas apporté une véritable transformation sociale et politique, leur a permis, quand même, de se faire entendre. Les contributions réunies dans ce volume, en partant d'horizons disciplinaires différents, montrent l'effervescence artistique et culturelle et la vitalité critique d'un monde, maghrébin et arabe, qui a su lire, aussi bien par son cœur que par son intellect, les multiples aspects inattendus des tumultes révolutionnaires récents, en en démontrant la valeur créative et rénovatrice, "promesse d'une écriture à venir" (p. 36).

Francesca TODESCO